

Art de la box(e)

De l'uppercut, de l'hyper brut.
Du direct droit, de l'âme à gauche.
Du ko et du chaos.

De la tactique, de la puissance, de la fluidité. Du jeu de mains et du jeu de jambes. Pas de côté. Pas de retrait.

Il y a tout ça dans cette collection particulière qui nous invite à entrer sur la boîte comme on entrerait sur le ring.

Un drôle de ring, coloré ou obscur, éblouissant ou nébuleux, qui serait celui de l'art dans toutes ses expressions, tous ses mouvements – esquive ou crochet –, toutes ses inspirations-expirations.

Un ring où chaque artiste, tour à tour, aurait combattu contre ses muses et ses démons, les unes toujours se confondant aux autres, pour finalement leur concéder humblement la victoire. Et que le sacre de la création donne ainsi au contenant tout l'attrait du contenu.

Boîte.
À lettres
à bac
à outils
de nuit
noire
crânienne
à gants
de vitesse
de dérivation
de conserve
postale
à musique
de Pandore (...).

Boîte à cigares.
Une drôle d'histoire.

À commencer par la grande. Celle qui nous rappelle qu'en certaines circonstances, troubles et un peu lointaines, une de ces petites boîtes a peut-être influencé les équilibres – ou déséquilibres – du monde.

Enfumage ou intox ?
Art de la box(e).

La grande Histoire donc.

Il est dit qu'au pire moment de la tension entre Cuba et les États-Unis, en mai 1961, après l'épisode de la baie des Cochons et l'adoption officielle du régime communiste par Cuba, Che Guevara adressa un cadeau à Kennedy : une boîte de cigares dans laquelle il avait glissé une lettre visant à pacifier les relations entre les deux pays. Il proposait d'indemniser les biens nationalisés, de renoncer à l'alliance avec le bloc soviétique, et promettait de ne jamais attaquer Guantanamo. Un an après, malgré la crise des missiles d'octobre 1962 et l'imposition de l'embargo, Fidel Castro et l'administration américaine semblaient encore prêts à discuter. « S'il vire les Sovs, on peut vivre avec lui », mentionne une note du Conseil national de sécurité. Et le 20 novembre 1963, Castro déclarait au *Nouvel Observateur* : « Des choses sont peut-être possibles avec cet homme ». Deux jours plus tard, l'assassinat de Kennedy réduisait les tentatives de rapprochement.

En fumée.

Volutes semblables à celles que l'homme – l'homme qui entre sur le ring – respirera à La Havane le jour de ses trente ans.

L'homme de la petite histoire donc.

Celui qui se souvient d'un oncle et d'un parrain aux silhouettes floutées, évanescentes, qu'il observait du coin de l'œil puis dont il s'approchait pour saisir les effluves émanant du cigare qu'ils tenaient entre leurs lèvres, graves ou rieurs, rejetant par bouffées des arômes de miel et d'acacia, les expirant

trop haut pour le petit garçon de la petite histoire. Et plus tard, lors d'un rêve à peine effleuré, qui saurait affirmer que ce ne sont pas les mêmes silhouettes, les mêmes volutes qu'il tentera de magnifier en cours de dessins aux Beaux Arts? Alors d'autres silhouettes viendront, celles des artistes croisés au hasard des rencontres, amitiés naissantes, complicités en devenir. Et souvent, comme s'il était admis que ces deux mouvements devraient désormais ne faire qu'un – geste créative et esquisses des volutes dans l'éther d'un matin ou d'un soir –, les conversations s'étireront des heures entières autour d'un cigare extrait d'une boîte qui ne dit pas encore son nom, n'affiche pas encore la couleur.

Il faudra attendre la cinquantième année de l'homme de la petite histoire, alors devenu publicitaire et déjà créateur de la si belle collection des *Cahiers intempéstifs*, pour que les premières boîtes dédiées se dévoilent.

Claude Viallat, Philippe Favier, Carmelo Zagari.

Trois boîtes pour un demi-siècle.

Le compte n'est rond.

Ni de jambes. Ni de fumée.

Puis se dessinera l'aventure RG4 autour de l'artiste de Street Art Fernando Davila. Promouvoir l'art contemporain, être à la fois atelier et conciergerie pour artistes. Expositions, ventes privées, ventes aux enchères, création d'évènements.

Boîte à idées.

Combattre celles reçues.

Se tenir en dehors des cordes.

Street Art - Art coup de poing.

L'homme de la petite histoire est resté sur le ring.

Les volutes sont montées plus haut, toujours plus haut dans l'éther. Dans leur suite, répondant au signal, deux cents artistes – femmes, hommes,

de tous âges, de tout bord. Chacun s'est emparé de cette tradition qui fait qu'Art et boîtes à cigares s'appartient depuis longtemps. Depuis que l'Espagnol vivant à La Havane, Ramón Allones, fut en 1845 le premier à mettre ses cigares dans des boîtes avec une illustration mentionnant l'origine du produit. Il s'agissait alors de lutter contre les contrefaçons et d'identifier ainsi les véritables Habanos. Il utilisa des impressions lithographiques qui permettaient la création et la reproduction en un grand nombre d'exemplaires d'un dessin exécuté à l'encre ou au crayon sur une pierre calcaire. Puis, ces simples projections furent remplacées par des chromolithographies, colorées, finement décorées, le plus souvent avec des impressions or, considérées comme de véritables œuvres d'art.

À présent, la petite histoire a rejoint la grande.

L'homme sur le ring pose les gants, enlève les bandes.

Le combat est dans la boîte.

Tentatives de rapprochement devenues actes, engagements, mains nues, corps à corps, pinceaux-crayons-scalpels-fusains-craies par-dessus le ring, au-delà des cordes, au-delà des codes, par-delà les frontières géographiques, culturelles et mentales.

France, Mexique, Serbie, Burkina Faso, Colombie, Espagne, Sénégal, Monaco, Angleterre, Porto Rico, Maroc, Brésil, Suisse, Russie, Etats-Unis (...).

Deux cents boîtes à cigares.

Collection particulière - toute une histoire.

Ni enfumage. Ni intoxic.

Seulement l'art de la box(e).

À Rémi Guichard, l'homme de la petite histoire.

Corinne Royer